

CHAPITRE XV.

FACULTÉS DE L'ÂME. — LA CONSCIENCE.

Nous formons notre conscience au gré de nos passions, et nous croyons avoir tout gagné pourvu que nous puissions nous tromper nous-mêmes.

(BOSSUET, *Sermons.*)

Avec les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, s'éveille la conscience. C'est la première faculté de l'âme qui apparaisse en nous; elle est énergique, mais aveugle. Qui trompe la conscience peut faire un Ravailiac ou un Marat. L'homme n'est pas toujours innocent quand sa conscience l'absout; il n'est pas toujours coupable quand sa conscience l'accuse. Prends garde, jeune mère, voici le moment d'agrandir ton âme, car elle va passer tout entière dans l'âme de ton enfant. Ah! ne souffre pas qu'une autre pensée que la tienne pénètre dans ce sanctuaire. Il s'agit du vice ou de la vertu, des joies ou des remords de toute une vie: tu graves sur l'airain. La première éducation se fait toute dans la conscience, et la conscience n'est bonne qu'éclairée par la raison.

Et toutefois il est des lueurs qui lui appartiennent en propre. Ces lueurs, trop sombres pour nous servir

de guides, brillent assez pour nous remplir d'inquiétudes; elles n'éclairent pas la route, elles y jettent le trouble; elles nous tourmentent par la pensée avant de nous tourmenter par le remords. Il y a dans Shakspeare un exemple de cette singulière faculté de notre âme. Hamlet veut tuer sa mère; il se croit le bras de Dieu, et destiné à punir un crime. Cependant il s'arrête, il hésite, et, faisant un retour sur lui-même, tout à coup il s'étonne du malaise qui le trouble et frappe son action de langueur:

Sicklied o'er with the pale cast of thought.

Remarquez bien qu'en égorgeant sa mère, Hamlet croit accomplir l'arrêt de la justice céleste; et cependant sa conscience le trouble; elle lui dit: Que vas-tu faire? Elle l'avertit avant le crime, elle le tuera après.

Ce sentiment si vrai, si douloureux, Shakspeare l'a saisi aux plus grandes profondeurs de l'âme humaine. Voilà bien la puissance qui apparaît sans qu'on l'appelle, et la seule aussi qui soit plus forte que notre volonté.

La conscience, c'est le bourreau de nos passions mauvaises: elle a des joies qui nous ravissent au ciel et des supplices qui nous précipitent aux enfers: inflexible à la fortune, au pouvoir, à la volupté, elle ne cède qu'au repentir et à la vertu; mais aussi a-t-elle besoin d'être éclairée par la raison.

C'est d'elle que nous vient la foi. La conscience et la foi, deux aveugles qui se jettent en tâtonnant dans

les routes du fanatisme, de la superstition, de l'idolâtrie, et qui enfin arrivent à Dieu. Là se rencontre le genre humain : le besoin de croire, le sentiment du beau, les contemplations de l'infini, l'y emportent éternellement. Ainsi, de toutes parts, l'âme se fait jour à travers les sens : elle éclate dans la matière comme le feu dans les ténèbres. Elle veut qu'on la voie, elle veut qu'on la connaisse : manifestant son existence par le sentiment de la vertu, sa grandeur par la pensée de Dieu, elle répand sur cette vie terrestre des lumières sublimes dont la source n'est que dans le ciel.

La conscience, faculté de l'âme.

La conscience, cinquième lumière qui rayonne vers DIEU.

CHAPITRE XVI.

RÉSULTAT DES CINQ CHAPITRES PRÉCÉDENTS.

Et c'est ainsi, dis-je à mon âme,
Que de l'ombre de ce bas lieu,
Tu brûles, invisible flamme,
En la présence de ton Dieu.

(LAMARTINE, *Harmonies poétiques et religieuses.*)

Ainsi la direction de toutes les facultés de l'âme indique un point de rencontre placé en dehors de cette vie.

Ainsi l'homme véritable, dégagé de la matière, est une essence qui tend à Dieu par tous les points de son être.

Ainsi il y a une vérité universelle dont l'autorité est infaillible, non parce qu'elle est universelle, car on connaît des erreurs universelles ; mais parce qu'elle est en nous, parce qu'elle apparaît divinement à chaque naissance pour former le témoignage du genre humain.

Cette vérité, c'est Dieu.

Toutes les facultés de l'âme le découvrent.

Son existence est la condition de notre grandeur.

Son existence est la consolation de notre misère.
Son existence est l'explication de tout.

Tout prouve Dieu et Dieu ne se prouve pas. Aucune faculté animale, aucune faculté de l'intelligence n'arrive à lui. La logique le nie, le raisonnement le nie, la métaphysique le nie, les passions le nient. Qu'importe ! l'âme le voit.

Elle le voit en s'élevant à lui par l'amour ! Car il faut bien le remarquer, au fond de l'amour il y a toujours quelque lumière. On ne peut aimer ce qui serait entièrement inconnu.

Vérité féconde, source de toute vérité, instinct céleste, source de toute vertu, Dieu ne vous a pas confié à cette intelligence infirme qui a des arguments égaux pour le mensonge et pour la vérité ; il vous a placé au-dessus des raisonnements, dans le sanctuaire immuable de la conscience, de la raison, du beau, du bon et de l'infini ; il vous a placé dans ses propres attributs, comme pour nous instruire de nos glorieuses destinées : en imprimant son nom sur son ouvrage, Dieu consacrait notre immortalité.

Ainsi, deux natures dans les animaux : l'instinct qui les attache à la terre, l'intelligence qui les unit à l'homme.

Deux natures dans l'homme : l'intelligence qui l'unit à la création, l'instinct de l'âme qui lui révèle un Dieu. La sphère des êtres s'élève de la matière à l'esprit, du néant à l'éternité.

En résumé, l'homme est double. Il a reçu des sens

extérieurs pour communiquer avec la matière, et des sens intérieurs pour communiquer avec Dieu ; il est le point d'union entre la terre et le ciel. Avec l'homme, disait poétiquement Goethe, commence le premier entretien de la créature et du Créateur !

CHAPITRE XVII.

DE L'ANTAGONISME INTÉRIEUR DE L'HOMME.

Lorsque je veux examiner ma propre conduite et la juger, il est évident que je me partage, pour ainsi dire, en deux personnes, et que le *moi* qui examine et qui juge fait un autre personnage que le *moi* dont la conduite est examinée et jugée.

(SMITH, *Théorie des-Sentiments moraux*, t. II, p. 16.

De cette séparation des deux natures de l'homme, nous voyons sortir ce fait digne des regards du philosophe :

Toutes les facultés de l'intelligence tendent à la terre ; toutes les facultés de l'âme tendent au ciel.

Les unes sont des idées ;

Les autres sont des sentiments.

Deux natures, deux empires dans le même être, la mort et l'immortalité.

Suivant que ces deux natures sont plus ou moins développées, nos idées sont plus ou moins terrestres, nos sentiments sont plus ou moins religieux.

Et ici la puissance de l'homme est la plus grande qui se puisse concevoir.

Je voudrais donc le graver en lettres de feu dans le

cœur de toutes les mères, je voudrais le crier au monde entier : LES FACULTÉS DE L'INTELLIGENCE CROISSENT PAR LE TRAVAIL, LES PASSIONS TERRESTRES PAR NOTRE FAIBLESSE, LES SENTIMENTS DE L'ÂME PAR NOTRE VOLONTÉ.

Cette différence est caractéristique ; elle renferme la preuve de notre liberté morale : tu seras un animal intelligent et passionné, si tu t'abandonnes à tes appétits matériels comme les animaux intelligents et passionnés ; tu seras un être libre, une substance immortelle, un homme, si tu le veux.

Remarquez bien que le sentiment de Dieu est accordé aux esprits les plus médiocres ; tandis que de hautes intelligences s'abîment dans l'athéisme. L'incrédulité complète, si elle existe, s'explique par le sommeil de toutes les facultés de l'âme.

Le développement d'une seule de ces facultés suffit pour nous montrer Dieu ; toutes ensemble ne suffisent pas pour le comprendre.

Et cependant elles ne sauraient nous manquer sans que tout nous manque. Les plus beaux génies parmi les incrédules sont toujours des êtres incomplets, ils nous donnent l'œuvre de l'intelligence ; les génies religieux nous donnent l'œuvre de l'intelligence et l'œuvre de l'âme. Aussi voyez la supériorité de Socrate, de Descartes, de Newton, de Fénelon sur toutes les puissances intellectuelles qui ont proclamé le néant.

CHAPITRE XVIII.

SUITE DU MÊME SUJET. LE DÉVELOPPEMENT DES FACULTÉS DE L'ÂME NOUS MET EN PRÉSENCE DE DIEU.

Les véritables principes de la morale sont encore à naître avec la connaissance plus intime des facultés de notre âme.

(BONSTETTEN, *l'Homme du Midi et l'Homme du Nord*, p. 196.)

Dieu est esprit, et ce n'est que par l'esprit qu'on le peut atteindre.

(BOSSUET, *Sermon sur l'Amour des plaisirs*, p. 319.)

Donc il y a dans l'homme deux êtres bien distincts : l'être intelligent et l'être spirituel. A l'un, les idées qui viennent des sens ; à l'autre, les sentiments qui viennent de l'âme. L'être qui a des idées et l'être qui a des sentiments constituent chacun un *moi*, et leur lutte éternelle forme le drame de la vie. Ce sont les deux hommes que Louis XIV reconnut en lui, et dont les combats produisirent tant de choses honteuses ou magnanimes, suivant le triomphateur.

Dans l'animal il n'y a qu'un être : aussi n'y a-t-il point de combats. Ses pensées s'agitent au sein de la matière et restent matérielles. Dans l'homme, au contraire, les pensées de l'intelligence se déroulent à travers les sentiments de l'âme et leur em-

pruntent quelque chose. Les plus grossières nous arrivent avec une empreinte plus ou moins forte de l'essence céleste. Voilà ce qui rend l'amour si sublime toutes les fois que l'âme ébranlée lui imprime le sentiment du beau et de l'infini.

On n'instruit pas les facultés de l'âme, on les réveille. Tout ce qui nous vient d'elles nous semble une réminiscence ou une inspiration.

Ainsi les grandes vérités morales sont en nous comme sentiments avant que le génie nous les rende visibles comme pensées.

C'est que les pensées du génie ne sont autre chose qu'une vue plus claire des facultés de l'âme, c'est-à-dire du sentiment de la Divinité.

Ceci explique ce qui nous arrive en lisant Platon, Descartes, Fénelon, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre : ils ne nous instruisent pas, ils nous fécondent. Tout ce qu'ils croient nous apprendre, nous croyons nous en ressouvenir.

Et toutefois ce phénomène n'a lieu que pour les grandes vérités morales qui sont en nous. Jamais, par exemple, on ne croit se ressouvenir des vérités physiques qu'on découvre ou dont on s'occupe pour la première fois. L'intelligence n'a de mémoire que pour ce qu'elle apprend ; l'âme en a pour ce qu'elle n'a pas appris.

De ces principes et de ces faits je conclus que la réunion des facultés de l'âme compose un être supérieur, un être à part, un être complet : l'être immortel.

Or, toutes les facultés de cet être étant des sentiments, il en résulte que l'essence de l'âme n'est pas la pensée, mais l'amour. Aussi n'est-ce que par l'amour que nous arrivons à Dieu. Il ne nous est pas donné de le comprendre, et il nous est permis de l'aimer. Dieu se révèle à cette partie de nous-mêmes; et cette révélation est plus qu'une espérance: si Dieu se montre à l'homme, il faut bien qu'il y ait dans l'homme quelque chose de digne de Dieu.

CHAPITRE XIX.

DE LA MÉMOIRE ET DE LA VOLONTÉ PHYSIQUES. DE LA MÉMOIRE ET DE LA VOLONTÉ DE L'ÂME.

L'homme est donc le temple de Dieu, et il mérite beaucoup mieux ce nom que le monde... car il n'est pas seulement le temple; il est l'adorateur.

(BOSSUET, troisième sermon pour le jour de Pâques.)

Il résulte de là que la société des animaux ne peut subsister que par des passions, et celle des hommes que par des vertus.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Étude neuvième.)

Supposons une créature organisée comme l'homme, avec des mains, un cerveau et la pensée; retranchons à cette créature le sentiment moral, le sentiment du beau, le sentiment de l'infini, la raison et la conscience, toutes les facultés de l'âme: l'homme, être céleste, n'existera plus; et cependant il y aura encore un être complet, un être vivant, un animal doué d'une intelligence supérieure à celle du chien ou du singe: l'homme du matérialiste.

Cet être éprouvera des sensations et percevra des idées, suivant la théorie de Locke: il possédera la mémoire et la volonté, mais cette volonté sera limitée aux choses qui tombent sous les sens, et ne sou-

lèvera que des passions matérielles et des appétits grossiers. Ainsi, d'une part, point de révélation de la puissance qui a créé le monde; d'autre part, point de volonté morale contre les passions mauvaises : le combat intérieur du bien et du mal cesse, l'antagonisme de l'homme s'anéantit, et tout ce que peuvent produire de grand et de généreux les sentiments du beau et de l'infini, toutes les œuvres de l'âme humaine disparaissent de notre histoire.

Une telle créature n'existe pas. Il n'y a point d'intermédiaire entre la brute et l'homme, si ce n'est l'homme lui-même, parce que l'homme tombe quelquefois au niveau de la brute. Mais de cette abjection où il se jette on peut le tirer, tandis que rien ne peut tirer la brute de son abrutissement. L'animal le plus parfait resté fidèle à ses instincts. Faites l'éducation d'un chien, le plus brillant succès ne vous donnera qu'un chien : ce qui veut dire que son intelligence si merveilleuse ne se développera que dans les qualités attribuées à son espèce. Ainsi, il sera chasseur, il gardera les troupeaux, il aimera, il défendra son maître ; mais jamais vous ne lui apprendrez à vivre en république comme l'abeille, ou à bâtir une maison comme le castor.

Encore les qualités qui lui sont propres sont-elles très-restreintes. Tout se borne à l'intelligence et à des affections sans choix et sans lumière. Le chien s'attache au maître que le hasard lui donne. Il n'aime pas les hommes ; il se donne à un homme, il en cherche l'appui : c'est l'instinct du lierre et non

l'élection de l'amour ; c'est une loi imposée et non un sentiment libre. Ce que vous admirez en lui, vous le retrouverez dans cent mille autres, et tous les prodiges de l'individu ne sont que le caractère de l'espèce. Animal admirable sans doute, mais évidemment créé pour l'homme, puisque du foyer de ces attachements si vifs et de cette intelligence merveilleuse aucun trait de lumière ne rayonne vers Dieu.

Il n'en est pas de même de l'homme. Choisissez l'être le plus abject, l'intelligence la plus infime ; placez cet homme dans des circonstances favorables au développement du sentiment du beau et de l'infini : soudain l'être sans intelligence s'élèvera jusqu'à la pensée de Dieu, et du cœur de l'homme brutal et vicieux vous verrez jaillir de nobles sentiments de piété et d'amour.

Il y a en nous des clartés que notre paresse laisse dans l'ombre, d'autres que l'éducation laisse dans l'oubli : celles-là, il ne faut qu'une idée morale pour les rendre visibles, comme il ne faut qu'un choc pour faire jaillir l'étincelle du caillou qui la recèle.

Le célèbre méthodiste Whitefield prêchait dans les rues de Philadelphie. On connaît l'influence prodigieuse de ce sectaire et le pouvoir de son éloquence sur la multitude, il lui fallait de l'argent pour une action de charité, et il s'adressait à la populace la plus abrutie du globe. Tout à coup il est interrompu par des sanglots, un homme sort de la

foule, et jetant devant lui une douzaine de cailloux et quelques pièces de monnaie, il lui dit dans son langage énergique : « Tiens, voilà mon aumône ; j'étais venu pour te casser la tête, et c'est toi qui m'as brisé le cœur. »

Les deux volontés de l'homme se développent ici dans toute leur énergie. L'orateur réveille la volonté de l'être moral ; il va la chercher au milieu des passions les plus coupables, et l'oppose à la volonté de ces passions. Il fait instantanément ce que l'éducation aurait dû faire peu à peu, et avec plus de fruit pour l'individu. Il sépare l'homme de la bête féroce, il l'appelle au dehors, et le force à signaler sa présence par une action d'homme.

Il y a donc deux volontés dans l'homme : il n'y en a qu'une dans les animaux, mieux caractérisée encore sous le nom de désir. Aussi l'homme seul est-il libre sur la terre ; seul, il peut se combattre et se vaincre ; seul, il échappe aux fatalités de l'organisation.

L'homme vertueux est celui chez qui la volonté de l'être spirituel est plus forte que la volonté de l'être matériel.

Lorsque les deux volontés se rencontrent, il y a lutte, et alors, suivant que l'une ou l'autre l'emporte, vous voyez apparaître Épaminondas ou César, Socrate ou Sylla, Washington ou Buonaparte : la sagesse ou l'ambition avec toutes leurs suites.

Lorsque la volonté de l'âme est la plus forte, elle fait servir les facultés de l'intelligence à son triomphe ; et lorsque, au contraire, la volonté animale a

le dessus, toutes les facultés de l'âme s'effacent ou lui obéissent. Dans ce dernier cas, l'âme prête aux passions terrestres quelque chose de sa puissance et de sa grandeur. L'infini appliqué aux ambitions humaines fait les héros et les conquérants. Toutes les gloires qui n'ont pas le bonheur de l'humanité pour objet sortent de là.

On a vu que l'homme réduit à son corps et à son intelligence est un animal complet, vivant et pensant ; mais l'être purement intellectuel que nous en avons détaché n'est ni moins complet, ni moins vivant, ni moins pensant : seulement ses pensées sont d'un autre ordre ; elles constituent l'être moral, comme les pensées de l'intelligence constituent l'être physique. L'intelligence est faite pour sentir et pour connaître ; l'âme, pour révéler et pour aimer. Ainsi, derrière la mémoire des choses terrestres existe la mémoire des choses célestes, d'abord obscure, confuse comme les souvenirs d'un songe, puis dorée et lumineuse comme les premiers rayons de l'aurore. A cette mémoire les sens ne fournissent rien : indépendante de la matière et du temps, tous ses souvenirs sont de l'éternité ; elle nous parle de Dieu, toujours de Dieu, et nous y croyons sans le voir, et nous y croyons sans le toucher, et nous y croyons sans l'entendre, et nous y croyons intellectuellement, contre tous nos intérêts matériels, malgré nos terreurs, malgré nos faiblesses et nos crimes. Tels sont les souvenirs de l'âme. Leibnitz les appelait des pensées obscures ; Descartes, des pensées in-

nées; Bacon, le sentiment divin. Heureuse mémoire, qui se souvient de Dieu, et qui l'apporte ici-bas pour le faire adorer! Car de cette faculté procède la passion céleste qu'on appelle amour, et qui, sur la terre, n'appartient qu'à l'homme. Là est notre plus haute puissance, et peut-être aussi notre plus brillante lumière, le besoin d'aimer quelque chose de parfait étant comme une révélation de notre destinée. Et en effet notre âme serait-elle capable de connaître les perfections éternelles, si elle-même ne touchait par quelques points à l'éternité?

L'âme possède donc une mémoire supérieure, laquelle mémoire nous arrive tout empreinte des merveilles d'un monde que nous ne voyons pas, et de la pensée d'un Dieu qui nous est inconnu.

Et ce Dieu, nous le pressentons comme la terre pressent le soleil lorsque les premières lueurs du jour doré la cime des montagnes: alors le zéphyr souffle, l'oiseau chante, l'onde s'éveille! et l'âme humaine s'épanouit au milieu de ces joyeux pressentiments de la nature.

CHAPITRE XX.

UNION DES FACULTÉS DE L'ÂME ET DES FACULTÉS DE L'INTELLIGENCE.

Nous sommes trop élevés à l'égard de nous-mêmes pour nous comprendre. (SAINT AUGUSTIN.)

Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.

(Évangile de SAINT JEAN, IV, 24.)

On nous demande comment l'âme s'unit à la pensée; nous demandons, nous, comment la pensée s'unit à la matière: et les deux questions restent également sans réponse. Tout ce que nous savons, sans le comprendre et sans vouloir l'expliquer, c'est que la pensée est l'organe de l'âme, comme les sens sont l'organe de la pensée. Au sommet des facultés de l'intelligence l'âme apparaît.

Dans cette fusion passagère des deux natures, l'être intelligent ne se fait connaître que par ses relations avec les choses terrestres, et l'être spirituel que par ses impressions des choses divines.

Rien de plus tranché que les attributs de ces deux êtres dont la réunion fait l'homme.

L'intelligence sait qu'il y a un monde, des animaux, des plantes, les astres, le soleil.

L'âme sait qu'elle est immortelle, et que Dieu existe.

Ainsi l'âme nous apprend ce que sans son secours les plus belles intelligences ne sauraient jamais : l'infini, le beau, le moral, le vrai, leur est un monde fermé. L'âme, au contraire, agrandit l'être qu'elle possède, elle le dématérialise ; tout ce qu'elle ajoute à la pensée est incompréhensible à la pensée : du temps elle fait l'éternité, de l'espace l'immensité, de la mort l'immortalité ; elle ne s'attache qu'à l'invisible, et ne se repose que dans l'infini.

Quelle distance entre ces conceptions et la pensée !

Penser, c'est juger. Mais les animaux pensent ; seulement leurs pensées s'arrêtent où le beau, où l'infini commencent. Or, il n'y a point de beau, point d'infini pour l'être matériel. Le beau n'existe que pour l'essence sublime qui le cherche ; l'infini n'existe que pour l'âme qui le désire. Si vous pouviez ajouter le sentiment de l'infini et le sentiment du beau au plus petit insecte, à l'éphémère qui ne vit qu'un jour, cet atome imperceptible comprendrait l'éternité et verrait Dieu, et cette vision le ferait immortel.

CHAPITRE XXI.

SUITE DU MÊME SUJET. DES SOURCES VÉRITABLES DE LA VERTU.

Ah ! si Satan pouvait aimer, il cesserait d'être méchant.
(SAINTE THÉRÈSE.)

Tous nos premiers mouvements sont bons, généreux, héroïques ; la réflexion les atténue et les tue. L'âme parle d'abord, et son langage est celui de l'amour et de la vertu ; l'intelligence raisonne ensuite, et son raisonnement est toujours plus favorable à la matière qu'à l'esprit.

Ne vous étonnez pas si les progrès de l'intelligence sont si souvent inutiles à la vertu. Rien n'est plus simple : c'est que la vertu a une autre source.

Dans les régions de l'intelligence, tout est individuel ; dans les régions de l'âme, tout est sympathique : aussi ne voyons-nous sortir de l'intelligence isolée que le froid égoïsme ou la triste personnalité, tandis que l'âme couvre le monde de ses ailes et ne se sent vivre que dans l'amour de Dieu et de l'humanité.

CHAPITRE XXII.

QU'EST-CE QUE L'ÂME ?

On écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même.

(PASCAL, *Discours sur la passion de l'amour.*)

L'âme de l'homme n'est pas la chose par laquelle son corps vit, se meut et se développe. Elle n'est point un organe comme le cerveau, elle n'est point une faculté comme la mémoire, elle n'est point une aptitude comme le calcul, mais elle exerce tous nos organes, et elle prête son infini à toutes nos facultés, à toutes nos aptitudes. Qu'est-elle donc ? elle est cette chose ajoutée à la vie et à l'intelligence qui nous apprend Dieu. Elle est le pouvoir de nous adresser à nous-mêmes les grandes questions d'éternité, de causalité, d'immortalité qui n'inquiètent que nous ici-bas, elle est aussi le rayon lumineux qui les éclaire.

Donc ce que nous appelons vulgairement l'homme, l'être mangeant, buvant, labourant, plantant, calculant, n'est que l'animal. Il faut que l'âme paraisse pour que l'homme existe : l'âme, c'est l'homme même, puisque le reste ne l'est pas. Elle agrandit

nos pensées et sanctifie nos passions. Quand elle rayonne à travers l'intelligence, c'est le génie ; à travers la volonté, c'est la vertu ; à travers nos affections, c'est l'amour. Hors de là il n'y a rien que la matière et le mouvement, l'être mangeant, buvant, labourant, plantant, calculant, le plus destructeur, le plus avide, le plus incapable et avec cela le plus intelligent des animaux. La connaissance de Dieu seule, de cet animal a fait un homme.